



## LES MÉDECINS DE PARIS.



Dans le siècle où nous vivons, l'indépendance est un des premiers besoins de la vie, et les révolutions qui se sont succédé ont laissé tant d'hommes incertains sur leur avenir, surtout parmi ceux qui occupaient des emplois dans le gouvernement, que chacun a cherché à donner à ses enfants un état qui le mît à l'abri des revirements de fortune. Ajoutez à cela l'ambition qu'ont tous les parents de donner à leur fils un état qu'ils considèrent comme plus relevé que le



leur, et vous vous expliquerez pourquoi nous voyons maintenant tant d'avocats et tant de médecins.

Il devait aussi résulter d'un tel encombrement dans ces deux professions un assez grand nombre d'incapacités. Tel eût fait un bon cultivateur, un bon manufacturier, un excellent industriel, qui s'est fait mauvais avocat ou mauvais médecin, parce qu'aucun goût bien prononcé ne l'a porté à choisir la profession vers laquelle on l'a poussé.

Heureusement que le contraire a souvent lieu, et que jamais époque n'a été plus féconde que la nôtre en médecins savants : les progrès de la science, la rivalité et la concurrence qui excitent l'émulation, ont dû amener ce résultat.

Voyons donc ce que devient cet essaim de jeunes docteurs que la Faculté de Paris verse chaque année dans la capitale.

D'abord occupons-nous de ceux qui sortent des hôpitaux civils. Ce sont, en général, les plus instruits; c'est au concours qu'ils ont obtenu les titres d'externes et d'internes, et quelquefois d'élèves de l'école pratique. C'est à ces titres qu'ils doivent le privilège d'acquérir au prix de leurs veilles, d'un travail opiniâtre et d'un service assez dégoûtant dans le début, des connaissances médicales d'autant plus étendues que, passant

chaque année d'un hôpital dans un autre, ils assistent aux leçons théoriques et pratiques de ce que Paris possède de plus distingué en médecins. Chaque médecin expose ses théories et en fait l'application au lit des malades. C'est à l'élève à choisir celle qui lui paraît la meilleure, et à ne pas se laisser entraîner dans de fausses routes.

Lorsqu'un élève laborieux et intelligent a eu le bonheur d'entrer dans un hôpital où un chef éclairé et bienveillant sait apprécier son mérite, une belle carrière lui est ouverte; le professeur prend son élève en affection, il le dirige, il l'éclaire, il le conduit chez quelques-uns de ses malades en ville, auprès desquels il le charge des saignées, des pansements, de ce qu'on appelle la petite chirurgie; et, comme tous ces soins, donnés en général à des personnes riches, sont rétribués avec délicatesse, l'élève se monte une bibliothèque, achète des instruments, etc., et supplée ainsi à ce que sa fortune propre lui avait refusé jusque-là. Souvent on lui demande son adresse, et, lorsque les enfants de la maison n'ont qu'une légère indisposition, qu'un domestique est malade, c'est l'élève qu'on appelle, on ne dérange pas le professeur pour *si peu de chose*. L'élève est bon avec ses malades; il captive peu à peu la confiance; les enfants l'aiment,



parce qu'il joue avec eux et qu'il n'a pas l'air si grave que le maître ; et, pour peu qu'il s'exprime avec quelque aisance, qu'il ait l'usage du monde, il est bientôt accueilli, choyé chez les clients de son professeur ; il lui succédera plus tard. Le voilà lancé ; laissons-le suivre une carrière qu'il honorera et dont il recueillera des fruits justement mérités.

Cet élève avait des camarades aussi instruits que lui, comme lui dévoués à la science et à l'humanité, comme lui ils ont été heureux dans les concours ; mais ils n'ont trouvé pour chef qu'un ignorant, qu'un bourru qui ne les a pas appréciés, ou qu'un homme de mérite qui ne peut pas s'occuper de tout le monde et protéger tous ceux qui en sont dignes.

Ceux-là sont obligés de faire leur chemin eux-mêmes ; confondus avec les ignorants et les intrigants, ils auront bien de la peine à parvenir, et nous verrons tout à l'heure à combien de hasards ils sont exposés.

Beaucoup de ces jeunes docteurs tentent les chances des concours, d'abord pour une place au bureau d'admission dans les hôpitaux, espèce de stage qu'il faut faire pour obtenir des fonctions de médecin ou de chirurgien dans ces établissements. S'ils sont heureux dans ces concours, leur avenir est assez beau, parce qu'à

Paris comme partout le médecin d'un hôpital inspire une juste confiance et est appelé de préférence à tout autre.

S'ils entrent dans un hôpital où on ne traite que des maladies spéciales, telles que celles de la peau, etc., ou dans ceux où on ne traite qu'une classe de malades, tels que les enfants, les vieillards, les aliénés ; s'ils se livrent avec ardeur à l'étude et au traitement d'une seule série de maladies, telles que celles du cerveau, de la poitrine, du cœur, etc., une grande vogue les attend, parce que, non seulement le public, mais leurs collègues les appelleront en consultation, et leur réputation s'accroîtra du suffrage même de leurs confrères.

Une fois lancé dans la carrière des concours, il est difficile d'en sortir ; une première réussite est bien faite pour encourager, et il en est peu qu'un premier échec rebute. On veut concourir pour être agrégé ou professeur à la Faculté, alors pas de clientèle possible jusqu'à ce qu'on ait atteint son but ; il faut se livrer à une étude des plus opiniâtres, *pâler sur les bouquins*, comme on dit ; il faut connaître ses auteurs du bout du doigt, posséder dans sa mémoire toutes les observations publiées dans vingt journaux de médecine. Il en est qui vous diront : Tel fait se trouve consigné dans telle page de tel volume



de tel auteur. Cette mémoire n'est pas toujours la preuve d'un bon jugement, et le jugement est l'âme de la médecine, il est au médecin ce qu'est l'imagination au poète. Une élocution facile n'est pas moins indispensable à un concurrent que la mémoire aidée d'une bonne logique. Tel qui sait bien se trouve souvent inférieur à son compétiteur qui s'est habitué de bonne heure à bien dire, à classer ses faits avec ordre, à les rendre avec méthode et surtout à éviter, autant que possible, de heurter les idées reçues par chacun de ses juges (ceci n'est que du savoir-faire, mais on ne le voit que trop souvent remplacer le savoir).

Une fois agrégé à la Faculté de médecine, si le jeune médecin veut se livrer à la pratique civile, le chemin est assez facile; son nom est quelquefois placé dans les journaux, ou tout au moins ses qualités sont inscrites sur sa carte de visite; tous deux circulent dans les salons qu'il fréquente, et bientôt sa clientèle se forme.

Si son goût le porte plutôt à faire des recherches, à composer des ouvrages et à publier ses découvertes, sa qualité d'agrégé à la Faculté lui donne entrée chez les libraires, Baillière ou Crochard lui achèteront ses productions.

Ces écrivains sont rarement praticiens; j'en connais un qui a déjà écrit plus de quinze vo-

lumes sur la médecine, et duquel un excellent praticien me disait : Je ne lui confierais pas mon chat s'il était malade. C'est avec les ouvrages des autres qu'il a composé les siens. Ces auteurs rendent cependant de grands services à leurs collègues en réunissant dans un petit volume tout ce qu'il y a de substantiel dans une foule de journaux ou de brochures qu'il est impossible à un médecin un peu occupé de lire ou de se procurer. Et ces services sont inappréciables lorsque de tels écrivains nous font grâce de certaines observations où l'imagination a mis le merveilleux à la place de la vérité, genre de *tricherie* trop en vogue chez les hommes jaloux d'une grande réputation et qui n'ont qu'un mérite très-contestable.

Il est une autre classe d'écrivains qui méritent bien de l'humanité. Ce sont ces bons praticiens qui, de temps à autre, produisent un ouvrage, fruit d'observations faites avec scrupule, avec conscience, et constatées par l'expérience. Ceux-là sont dignes de notre confiance, de notre estime, et je dirai même de notre gratitude, parce qu'ils propagent des connaissances que ne pourraient jamais acquérir la plupart de leurs collègues, faute des moyens que les premiers ont seuls à leur disposition.

Voyons maintenant ce que vont devenir les



jeunes médecins instruits ou ignorants, médiocres ou intrigants, jetés pêle-mêle dans Paris. Oh! pour les intrigants, leur histoire est bientôt faite. Ils seront à la piste de toutes les places où le concours n'est pas nécessaire; dans les bureaux de charité, dans les prisons, dans les associations d'ouvriers, dans tous les établissements; ils se feront prôner partout, afficher même s'il le faut, ils feront écrire en gros caractère sur leur porte leur qualité et tout ce qu'ils savent faire. Ils feront distribuer des adresses par tous leurs marchands, et si ces moyens n'amènent point de clients, ils se jetteront dans les remèdes secrets, feront imprimer de pompeuses annonces dans les journaux sur les propriétés merveilleuses de leurs remèdes et sur les cures *radicales* qu'ils ont obtenues dans des maladies jusqu'ici *incurables*; mais j'oublie que c'est des médecins que j'ai entrepris de parler et non des charlatans.

Lorsqu'un jeune médecin qui a quelque mérite et n'est protégé par personne veut exercer à Paris, il commence par faire choix d'un quartier où il suppose trouver le plus de chances; c'est ordinairement un quartier populeux qu'il préfère: voilà pourquoi il y a encombrement de médecins dans certaines portions de la capitale.

Le choix d'un logement n'est pas moins es-

sentiel; l'appartement doit avoir au moins trois pièces: une antichambre convenablement meublée, une pièce servant de cabinet de consultations, c'est la pièce la plus importante; elle doit être meublée avec goût, avec recherche, avec luxe même, sans pourtant sortir de la gravité qui cadre si bien avec la profession de médecin; un bureau, une bibliothèque et des fauteuils en acajou, quelquefois même un canapé; sur la cheminée des vases antiques, des flambeaux, et surtout la pendule surmontée du buste en bronze du père de la médecine; quelques gravures; celles qui représentent Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès et la mort de Socrate, sont de fondation dans les cabinets des médecins; les rideaux des fenêtres sont doubles, l'un de couleur et l'autre blanc, artistement drapés et croisés de manière à ne laisser percer qu'un demi-jour dans ce petit boudoir où le pauvre comme le riche aiment à trouver un certain air d'aisance en venant consulter leur médecin.

La troisième pièce est la chambre à coucher du jeune médecin; elle est fort modestement meublée: un lit de sangles ou une couchette en bois peint, quelques chaises, une commode en noyer, les meubles indispensables à la toilette, voilà tout ce que vous y trouverez. Pourquoi la meublerait-il mieux? ses clients n'y entrent pas,



et puis l'ameublement du cabinet a épuisé ses ressources; il lui faut vivre en attendant la clientèle, et la malheureuse se fait attendre si longtemps!

Le jeune médecin, logé et meublé convenablement, choisit, pour ouvrir sa porte et garder son appartement, une femme d'un certain âge; une jeune fille ferait *causer*, et une moralité incontestable est plus nécessaire à un jeune médecin qu'à un vieux. Cette femme est une ouvrière qui travaille le jour dans l'antichambre pour son compte et va coucher chez elle, ce qui oblige à moins de dépense qu'une cuisinière; d'ailleurs le jeune médecin n'en a pas besoin; hors de chez lui, il est encore étudiant; il dine chez le restaurateur quand il n'a pas d'engagement en ville.

La portière du jeune médecin est l'être qui a le plus d'influence sur sa destinée médicale; elle passe avant la garde-malade, quoique celle-ci soit au médecin ce que sont les herboristes aux apothicaires; qu'elle ait ses protégés et surtout des conseils contraires aux vôtres si vous ne vous êtes pas ménagé sa bienveillance. C'est la portière qui répond : Au second, la porte à gauche, ou : Monsieur est sorti. C'est elle qui fait votre éloge à la laitière et à tous les voisins; c'est elle qui peut vous perdre dans tout le quartier. C'est

chez elle que se rassemblent le soir les locataires de la maison ou les cuisinières des étages inférieurs. Là, dans le comité qu'elle préside, selon que vous l'aurez saluée d'un air aimable, que vous lui aurez donné une *grosse bûche* et de bonnes étrennes, ou que vous passerez sans la regarder et que vous vous serez montré parcimonieux, elle vous fera médecin célèbre, et citera de nombreux succès que vous aurez obtenus et qu'elle inventera au besoin; ou bien vous déchirera à belles dents au gré de son caprice. Elle a la conscience de ce qu'elle peut pour vous tant que vous n'êtes pas connu, et vous fait payer cher sa triste puissance.

Il faut bien l'avouer, la profession qui exige le plus grand nombre de connaissances est précisément celle où l'homme qui l'exerce est le moins bien jugé par une certaine classe, et souvent une commère sert mieux un médecin qui débute que tout son mérite.

Malheur donc, cent fois malheur au jeune médecin qui n'a pas su se concilier sa portière, le dispensateur de sa fortune médicale!

Une fois bien avec cet être important et sa réputation une fois établie dans les cuisines et les hauts étages de la maison, le jeune médecin voit arriver chez lui une femme de chambre, c'est elle qui se hasarde la première, elle a souvent la migraine,



des étourdissements; une saignée la sauverait. Le jeune médecin va débiter, son avenir va dépendre de cette première saignée; s'il fait une saignée blanche, il est perdu; mais non... il l'a pratiquée avec dextérité.

L'opération terminée, et après avoir arrosé d'eau de Cologne le mouchoir de sa jeune cliente, il la congédie d'un air gracieux et noble tout à la fois, et refuse, sans blesser l'amour-propre de cet autre instrument de sa fortune, les trois francs qu'elle a tirés de sa bourse.

Dans le début surtout, l'intérêt ne guide jamais le jeune médecin. Captiver la confiance, voilà son but; soulager l'humanité, voilà ses moyens. Cette jeune fille à laquelle il vient de rendre un service, deviendra son amie dévouée. C'est elle qui va commencer sa réputation, qui bientôt lui ménagera l'entrée chez ses maîtres. Le jeune médecin n'en rougit pas; dans toute sa carrière ce sont les pauvres qui lui ouvriront la porte des riches; et ceux-ci doivent payer pour leurs portiers. Aussi se dévoue-t-il de corps et d'âme au soulagement des malheureux. C'est lui, cet amant de la plus noble des professions, que vous rencontrez partout où il y a de l'abnégation à déployer sans récompense à recevoir, si ce n'est la bénédiction d'une mère dont il aura sauvé l'enfant, ou, trop souvent bien,

l'ingratitude de ceux qu'il est allé visiter dans quelque cloaque infect, sous les mansardes, et avec lesquels il aura partagé les médiocres restes d'un modeste patrimoine dépensé pour son instruction. Cette ingratitude ne le décourage pas; un seul sur vingt lui a exprimé toute sa reconnaissance; il a payé pour tout le monde. L'épidémie arrive, vous le voyez se multiplier; il a tout oublié; il va chez tous ceux qui réclament ses soins; il se montre homme supérieur, ne voit que le service à rendre, et le contentement de soi-même.

D'ailleurs, ce sont les malheureux qui ont servi et qui serviront encore à son instruction; pourquoi serait-il ingrat envers eux? Ce n'est pas le tout que d'étudier la médecine dans de bons livres et sous de bons maîtres; on n'est bon médecin qu'après avoir tremblé cent fois auprès des malades; et ce sont encore les pauvres qui servent à l'expérience du jeune médecin. Le voilà au lit de son premier malade; livré à ses propres forces, abandonné à son libre arbitre, privé du maître qui rectifiait autrefois ses erreurs, il faut maintenant qu'il soit médecin par lui-même. Son malade a la fièvre, c'est le résultat d'une lésion organique; mais quel est l'organe affecté? Mille symptômes se croisent pour dérouter son jugement. Ce n'est plus ce tableau